

AMSTERDAM - Note d'intention

Il y a d'abord ces images qui m'ont fait aimer le cinéma, celui de Capra, celui de Murnau entre autres, mais pas uniquement. En tout cas, un cinéma où les personnages sont des gens de tous les jours, des gens que je pourrais approcher, qui pourraient me parler et qui prennent à l'écran la stature de héros. J'ai rencontré tardivement le cinéma, par des chemins détournés et cela a pris quelques années. J'ai appris à l'aimer et à le faire aimer. Ce film, je le dois à la rencontre avec ce cinéma-là et aujourd'hui, il naît de mon désir de m'en approcher encore davantage. J'ai longtemps médité sur mon envie de raconter mes propres récits, d'expérimenter ce qui est pour moi une recherche de vérité, de dédier secrètement une histoire à quelqu'un. Ce film aurait pu s'appeler *La rencontre* ou *La disparition* mais ces titres auraient été trop éloquents. Alors *Amsterdam*.

Amsterdam est l'histoire de deux jeunes qui, à la faveur d'une situation qui les isole du monde, vont tisser une amitié malgré leurs différences. C'est une histoire singulière qui prend corps dans un dispositif simple : deux personnages en un lieu unique, pendant quelques jours. C'est avant tout le récit d'une prise de conscience, d'une initiation à l'altérité.

Bruno finit son adolescence duveteuse. Gentiment fort en gueule, sportif, look savamment négligé, il est charmant, un peu ridicule, cabotin. Mais bon, à aucun moment il n'irrite. Juste parfois envie de lui dire stop. Hakim est effacé, méfiant en tout cas. Légèrement plus âgé que Bruno, sa placidité n'est qu'apparente. Il conserve des expressions juvéniles malgré la maturité qu'on lui devine. On peut penser qu'être toujours sur le qui-vive a façonné sa silhouette filiforme. Plus facile pour se sauver.

La vigne, ici le vignoble lotois, est le décor qui sert à cette histoire. Mais le paysage vaudra moins par sa beauté que par sa rigueur. Les vignes s'étirent dans la vallée, se heurtent à certains endroits à l'âpreté des falaises calcaires. En automne, elles tombent leur robe ocre et soulignent ainsi le changement de saison, le passage à un climat plus rigoureux. Ce décor dessine un huis-clos à ciel ouvert. Les sons du *Monde extérieur* parviennent feutrés. Bruno et Hakim, comme deux silhouettes minuscules. Bruno et Hakim seuls au monde.

Ils sont d'abord loin l'un de l'autre. Distance physique, écart social. Mais si Bruno guide au début de cette histoire notre point de vue, la bascule s'opère lentement au fur et à mesure que les deux jeunes s'adoptent. L'espace entre eux se restreint et le film trouve un équilibre dans lequel les deux personnages jouent à égalité dans le cadre. Se dégage alors une certaine sérénité, une pause. Mais également le sentiment d'une insouciance menacée. La séquence de la balade en moto, par exemple, devra respirer leur désir de liberté, s'enivrer de leur jeunesse. L'accident évité de peu dénote la fragilité de ce moment et de cette amitié.

Entre Bruno et Hakim, la parole évolue dans des registres différents. Tantôt légère, tantôt grave, elle est banale et essentielle en même temps. Trait d'union entre les deux personnages, c'est elle qui relance la narration. Mais les dialogues ne disent pas ou disent

peu ce qui se joue. L'important se passe dans les interstices de la parole. C'est l'un des enjeux du film que de créer la complicité nécessaire entre les deux acteurs pour que se produise naturellement le balancement entre « démonstration » et retenue. Les acteurs, par le travail des répétitions, devront en jouer. Les dialogues s'enrichiront, je n'en doute pas, de ce travail de répétition. Je pense qu'à ce stade il m'est difficile d'en dire plus sur ce point car c'est la mise en scène qui fera de ce projet un film. Le choix des deux acteurs sera essentiel. J'ai démarré les recherches en privilégiant de jeunes acteurs amateurs qui fréquentent les cours de théâtre.

Dans le récit, la linéarité n'est qu'apparente. Dans la première partie, j'ai le sentiment d'une certaine lenteur. Les choses se font sans qu'on y prenne garde. Et cela me semble essentiel. Il faut laisser venir ces moments qui n'y paraissent pas et qui font que deux personnes s'appivoisent. En ce sens, je suis certain que le film dépassera le temps initialement prévu.

Les ellipses donnent un sentiment d'inéluctable par leur répétition, fonctionnant comme un leitmotiv. Elles participent au rythme particulier du film qui accompagne le rapprochement puis la séparation finale des deux personnages. Changement de tempo. Dans la cabane d'Hakim, tout semble encore hors du temps. Mais le *Monde* peut-il être occulté indéfiniment ? La quasi-indolence du rythme et la banalité des propos du début s'estompent petit à petit. Le fondu au noir qui clôt la séquence de la cabane est trompeur : sa fluidité masque la rupture essentielle du récit. Cette figure classique de la narration fonctionne ici comme un voile sombre qui obscurcit le destin de cette amitié. Elle souligne la fatalité de l'histoire : seuls au monde... ou presque. Le temps de leur rencontre ne sera plus infini.

Car fallait-il se le cacher : ce temps était compté. C'est ce que semble comprendre Bruno. Acteur involontaire - et nous, témoins entraînés à sa suite - d'un drame qui le dépasse, il ne le réalise qu'après. Il réalise aussi que des gens sont condamnés à souffrir en silence. Bacar est une nouvelle interrogation mais Bruno a mûri. Libre à chacun d'imaginer ce que Bruno fera de cette nouvelle rencontre. La prépondérance du *Monde* et de sa réalité sur ses désirs d'encore adolescent souligne - mais faut-il s'en réjouir ? - un moment de transition dans la vie de Bruno : la perte d'une innocence. Ce que nous ignorons, c'est ce qu'il va en faire. Ce que nous en ferions. Ce que nous en avons fait.

Philippe Etienne